

## VIII

-

### CAUCASE, LA COLLISION

სვანური მარილი : sel de Svanétie  
*Saperavi* : cépage rouge géorgien  
*Khachapuri* : pâte à pain au fromage  
*Marshrutka* : taxi collectif



L'eau puisée dans le creux de mes mains avait un goût de neige fondue. Saisissante, l'eau de l'Ingouri coulait directement du glacier de Shkhara.  
Les panneaux routiers esquissaient un alphabet incompréhensible à la forme d'herbes sauvages. Illettré, j'étais arrivé de nuit dans ce regroupement de villages de Haute Svanétie, par un col tenu de froid à 2.600m d'altitude, où une route argileuse, accolée à la frontière russe matérialisée par de hauts pics enneigés, me menait vers Ushguli, comme un détour dans le temps.

Ici au nord-ouest de la Géorgie, j'avais déjà oublié avoir perdu du temps à Tbilissi, pour les raisons administratives de ma demande de visa russe. Mon vélo posait problème; les papiers du vélo. Le temps que l'inertie du traitement de mes documents n'imprime mon laissez-passer pour pouvoir continuer le voyage, et après quelques recherches, je décidai de partir dans les montagnes près de l'Elbrouz.

Aveugle dans la nuit, Maizeris m'attendait au village pour me donner les clés d'une petite chambre, et je le réclamais au premier chalet éclairé. Dans l'obscurité, il m'avait fait signe de le rejoindre et me questionnait sur mon parcours:

- D'où viens-tu ?
- De France, mais là, du col de Zagaro.

Alors son tempérament franco me plut, énergique, et on traversait un champ boueux d'une épaisseur moelleuse, vers ladite cabane où j'allais dormir. Maizeris s'était désinhibé un peu au *Saperavi* je crois, et répondait *No Problem !* à toutes mes questions.

Posé sur le palier surélevé du seuil de ma porte, mon vélo allait reposer quelques jours.

Ma résolution : mettre mes affaires en désordre, bazarder des idées, marcher et courir vers le haut des montagnes, sortir des bouquins et souligner des informations, des phrases, des mots; besogner à travers le temps qui m'étais précieux pour casser le rythme, me rapprocher de ce que j'avais mis de côté depuis le départ. Contempler la montagne.

Je partirai après la pleine lune d'octobre.

Je suis debout bien avant l'aube. Dans la nuit, je déguste les heures intuitives avant le lever du jour. Je ne suis pas ici pour me reposer mais voyager autrement; ce sera court mais précieux.

Aux premières lueurs, la montagne qui se dessine à travers la fenêtre me dérobe à mes préoccupations. Le lointain est au sommet, juste devant. Une énorme roche arrondie et couchée dans les pentes ressemble à la tête d'un golem décapité, tombée je-ne-sais d'où.

Des formes verticales émergent du village, les tours svanes. D'anciennes tours de défense peuplent le village de pierre. La population semble évaporée; est-ce un rêve ?

Je franchis le seuil. Le premier son qui me parvient est celui de l'eau. Les sources presque effervescentes sont opaques d'oxygène. Ça glougloute, ça bouillonne.

Les chiens, tous les chiens se joignent à mon pas, dont certains ont la carrure de plantigrades et une vraie crinière. Ils dorment sur des tas de sable. Le crâne ossu, les oreilles et la queue coupées, ils sont balafrés mais se laissent approcher. Les plus gros spécimens dépassent les 50 kilos. Il y a aussi des petits, des mâles et des femelles, qui me suivent à travers les murs froids des ruelles. Les flaques emplissent les chemins sombres de boue noire et de bouses de vaches. L'eau grise est le miroir du ciel. Les bovins, leur pelage déjà hivernal, sont collés aux pierres pour en lécher le sel avec leur langue mâte.

Tout le monde humain est encore dans l'oreiller. J'ai faim et je m'en fous; nul inconfort ne perturbera mon aube. Heureux de marcher et de dérouler les jambes pour vivre à un rythme différent et plus près des hommes. Je sors les mains de mes poches pour pénétrer le froid et

m'enhardir. Ce n'est pas pour faire semblant. Le ciel est couvert et jette des flocons sur les pics du Haut Caucase. Les sommets sont hauts tout autour: **Djangha - 5.085m / Shkhara - 5.203m.**

Une pluie fine vernit les toits comme du satin.

A 7h30, un homme est réveillé et prépare du bois à la hache. Je saurai plus tard que cet homme est le père de Maizeris, l'homme que je fréquenterai le plus au village avant de partir souvent vers les escarpements. Les plus vieux sont les premiers debout sur leurs jambes.

Sur les parcelles en friche subsistent toutes les fleurs séchées des fêrues, alors je pense à la Sardaigne où elles sont communes. C'est, racontaient les grecs, au bout d'une fleur de fêrue que Prométhée aurait apporté le feu aux Hommes. Les nuances de ce monde: jaune (paysage passé), noir (géologie sombre), blanc (neiges éternelles).

Le sol gelé semble indestructible, et l'eau fuit partout, puisque les penchants de la montagne sont abrupts.

Incrusté dans la vallée, la vie ici est une paléo-civilisation. Le bonheur n'est peut-être pas dans les esprits; rudesse et courage, oui. Les symboles d'un monde dur.

Les chevaux, parfaite création montagnarde, dorment sans peine sous la pluie battante de la nuit. Des hennissements entre les brumes, j'observe leur pelage se friser aussi.

La boue argileuse est pointillée des empreintes de chiens, empreintes *griffées*. Le village est donc plein de vies. Les nuits ne sont pas silencieuses, comme toutes les nuits de village. Le Caucase est peuplé de loups, et les géorgiens ont leurs chiens pour les garder à distance. Des croisements entre bergers du Caucase et Gampr arméniens, de véritables cerbères.

Les portes en bois des chapelles sont intactes.

Voilà que chaque jour et à l'aube, je suivrai cet itinéraire entre les tours svanes, oubliant parfois la destination et l'inertie de mon voyage. Sachant qu'une fois parti, je dirai *Adieu* à tous mes compagnons et à ce monde invincible, je mets du corps à cette existence passagère au bord de la frontière.



J'ai avec moi *Hadji Mourat*, un écrit tardif de Tolstoï et publié après sa mort, pour me faire l'école et tâcher de comprendre de l'intérieur les tensions qui animèrent les montagnes du Caucase au milieu du 19ème siècle. Je ne remercie pas l'auteur russe pour le rythme saccadé de la nouvelle, mais goûte aux portraits des guerriers cavaliers qui n'ont pas vraiment bougés. L'histoire se situe plus à l'Est d'Ushguli, vers le Daghestan, mais dans le fond, j'entends encore le pas du galop des chevaux.

Vient mon tour de me mettre en selle.

Maizeris possède un cheval dont il est fier - comme les caucasiens qui se respectent :

- You, horse no guide ? No problem !

Un matin, sur un cheval gris de taille moyenne, on installe une selle avec une poignée en acier en guise de pommeau, la matelassure est épaisse; le type de selle que je vois sur tous les chevaux montés ici. Le père de Maizeris me fait monter par la droite. Bêtement, ça change mes habitudes. Je vous dirai que je n'ai pas monté depuis longtemps, que je ne suis pas un cavalier, bien qu'acquis le Galop 2 (ça s'appelle comme ça) dans ma jeunesse, ennuyé de tourner dans une carrière. Parfois je tentais de monter à cru sur un cheval rencontré, ça m'arrivait de tomber. Sur des ânes aussi, plus facile et moins haut.

Le fantasme des chuchoteurs de Patagonie avait sa place dans mon esprit, autant que je sus que le cheval peut être un animal têtue. Je n'ai pas le savoir pour trouver l'équilibre entre fermeté et douceur avec l'animal, ça viendra un jour.

Les étriers sont à ma hauteur. Le vieux paternel me donne un rameau de noisetier en guise de cravache et me dit *Shkhara !* (le nom du glacier) en tendant le bras vers la montagne à l'est, avant de mettre une fessée sur la croupe du cheval. Le temps de cette matinée est au soleil et la vivacité du cheval ne me laisse pas le temps de douter de quoi que ce soit. En bout de vallée le glacier étincelle, et je commence au trot enlevé. Derrière, l'ombre d'un chien nous rattrape trop vite...

-

*De l'exercitation.*

Voilà le titre que Montaigne mettait en exergue du récit de sa chute à cheval. Il aurait pu intituler cette histoire *La chute à cheval*, ou *Renaissance*, ou encore *Au galop vers le Styx*, je n'en sais rien. Après être tombé et quelques heures passées dans le coma comme un grand sommeil trompeur, Montaigne avait jugé bon de tirer de cette expérience-limite un viatique pour penser la mort. A l'évidence, l'esprit de cette expérience est un héritage français. Il n'avait pas eu peur dans sa chute. Parce qu'un cheval débarrasse un homme du plancher plus vite que ne surviennent les craintes. Selon Montaigne, mourir s'apprend; d'où son récit *De l'exercitation*.

A l'évidence, monter à cheval, ça s'apprend aussi.

-

De retour au village à pied, je tire le cheval derrière moi. J'avais jugé bon de lâcher les rênes et de marcher en direction du hameau. J'étais descendu de la selle par la gauche cette fois, pour me venger.

- Non Zagro, ça ne va pas. C'est ton cheval et il te connaît. Je n'ai pas confiance, et il est puissant ! Avec le chien derrière, trop dangereux.

Le vieux caucasien est étonné de son cheval. Je ne suis pas fier de lui avoir rendu. Frustré de mon incompetence, d'autant plus face à un cavalier, mon instinct m'avait conseillé toutefois de ne pas forcer. Le glacier n'allait pas s'enfuir de sitôt. Le lendemain, Zagro sellerait un autre cheval.

Pourquoi avais-je fait demi-tour ?

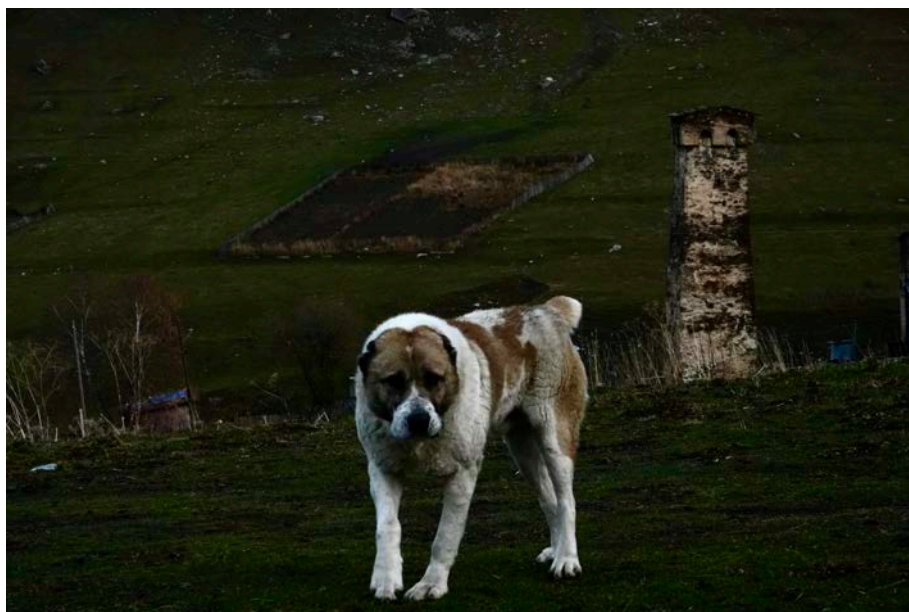
Ce satané chien nous avait rattrapé le cheval et moi, au rythme de course. Le cheval n'aimait pas sa hargne et le chien, surexcité, faisait des bonds pour attraper le muflon de celui-ci. *Clac Clac !* Les dents du canidé claquaient quand il sautait, et le cheval ne contenait rien de sa course. Au triple galop, je me cramponnais à ce qui pût me servir à m'accrocher, n'importe quoi, en l'occurrence la poignée en acier. Je ne crois pas avoir eu le souffle coupé, ni avoir eu peur, mais je n'étais maître de rien. Je ne sais pas pourquoi, je pensais à Montaigne. Je n'avais pas lu ses *Essais* mais en connaissais le champ. Mon inconscient me prévenait d'une chute. Les intuitions vous parlent à la vitesse-lumière.

Bref, le cheval fuyait la piste, coupait dans les pentes les plus escarpées, en montée, en descente; je me penchais en avant, en arrière, et serrais ses flancs. Le chien cette crapule, était un obsédé du mordant.

Le glacier était à 8 kilomètres d'Ushguli, et nous n'en avons pas fait 1, puisque le cheval prenait tous les caps sauf le bon. *Aaaaah !* Tiré fort sur les rênes et le buste franchement en arrière, j'avais tout stoppé net ! *Impossible... Impossible...* Je n'avais rien sur la tête, perdu ma casquette, et ne voulais pas me briser le crâne dans cette sauvagerie. Je préférais la honte du retour à pied. J'avais adoré cette adrénaline animale, mais la balade tournerait au drame.

- Davai ! me dit le vieux Zagro. Demain, nous te donnerons un autre cheval.

C'est, je crois, ce qu'il m'a dit dans une langue inconnue. Russe, géorgien, svane ? Allez savoir... On s'était compris.



Je pars quand même vers la montagne après cet épisode, à jeûn et ça va comme ça. En direction du glacier, je coupe vers des crêtes au-dessus des 3.000m, vers la neige, et les terrains pauvres de végétation permettent toutes les fantaisies de parcours. Sinon je me faufile entre les rhododendrons du Caucase. Les vallées que je découvre après la neige sont inhabitées et immenses. Le silence est de plomb. Rien ne semble interagir et la neige ne dévoile aucune trace. Aucun clocher d'église pour sonner les heures. Heureux d'avoir lâché le cheval, je marche fort et m'essouffle dans la pureté. *Qu'ils mettent le temps qu'il faut pour me faire mon visa en bas !* pensé-je.

En fait, mon renoncement me comblait de joie. La puissance des animaux m'avait dépassée. Quelques mégalomanes pourraient bien se sentir ridicules sur un cheval, être jetés dans les pierriers et finir la tête à l'envers. La domination du monde et la suprématie de l'égo étaient réversibles par un cheval au triple galop; TOUT n'était pas acquis. Cette idée me plaisait.

Je suis un humain, je suis un empirique qui ne fait que réfléchir à partir du terreau, et mon héritage est sinon celui de Montaigne, celui d'un homme qui un jour, cassera sa pipe, et pensait aux actes manqués de l'humilité qui pouvaient achever l'existence de manière prématurée. Je préférais m'incliner devant le cheval.

Le Caucase avait contenu les armées de la Horde d'Or un peu plus au nord, depuis Vladikavkaz et en Tchétchénie, entre la Caspienne et la mer Noire. L'allusion à ces guerriers cavaliers est naturelle, surtout après le désenchantement de mon équitation. Ils galopaient et tiraient à l'arc sur des cibles mouvantes. Dans le mouvement ils visaient juste. Sautaient sur des chevaux de remonte. Sans la réunion du cavalier et sa monture, leur rayonnement depuis Karakorum - la capitale initiale des mongols - n'aurait pas été possible. La disposition d'esprit chamanique était nécessaire pour faire corps avec l'animal, pénétrer leur coeur pour les amener à collaborer. Agiles comme des Centaures, les mongols avaient soumis leurs congénères sédentaires groupés autour de puits, et grâce à l'animal, expansés leur territoire comme personne avant eux. Les fils de la steppe avaient chevauché jusqu'en Hongrie. Leur gloire était d'abord celle de la coopération animale. Songe-t-on aux millions de chevaux massacrés pour la conquête de la Terre ?

Mon chemin se poursuit dans les pas de l'eau et son histoire. Je parcours des lits de ruisseaux sombres. La roche est sédimentée en couches fines comme une ardoise qui se désagrège. Le sol est mouvant. Dans une montagne « abandonnée », je cours un peu en sautant sur des roches plus grosses à mesure que je descends. L'eau est fraîche, claire, et bonne. Ici je n'ai que l'identité de l'homme qui boit; une identité originelle.

En bas de la montagne, purgé par toutes ces forces et la course, je vois le jour commencer à décliner. Les arbres rougeoient en chœur. Où donc est stockée toute cette sève qui s'en va ?

La ressemblance avec les forêts de coraux est frappante.

Je me suis aventuré loin d'Ushguli, profitant de marcher toute la journée. Sur la route cimentée qui longe les rives de l'Ingouri, je trace mon chemin en direction du village, à 12 kilomètres comme me l'indique un vieux svane au regard vague et aviné. Un énorme berger du Caucase aboie en restant couché dans l'air froid et crache des volutes fainéantes. La faim a disparue après m'avoir signalé plusieurs fois sa présence; des signes de vie classiques. Alors je reprends la marche.

Sur le bord de la route, je croise une silhouette égarée: encapuchonné, sac au dos et sac devant.

- Me too I go to Ushguli. I am from China.

Un chinois et un français se rencontrent en Géorgie; donc ils parlent en anglais. C'est comme ça.

- Marchons ? je lui propose. Si une voiture passe, nous ferons du stop.

Après trois pas:

- Oh, tu marches vite ! pour me faire comprendre qu'il est plus lent.
- Je te porte un sac si tu veux ?
- Non ça va, merci.

Une voiture arrive tout de suite après; une Mitsubishi Delica, un monospace tout-terrain que je vois partout en Haute-Svanétie, cracher des touristes à Ushguli. Celui qui tient le volant est un géorgien de Mestia. Il se rend à Ushguli pour récupérer un ami randonneur. C'est parfait, le chinois - je me sens bien obligé de l'appeler par son origine puisque j'ignore son prénom - prend place à l'arrière avec ses sacs, et je monte devant. Non que je me sente plus vigoureux de monter devant, mais l'autre gars est chargé et la banquette arrière convient mieux à son barda.

En Géorgie, je ne comprend rien de la conduite... Le volant est à droite - mais parfois à gauche -, et ils conduisent à droite. Comment font-ils pour voir la chaussée libre quand ils veulent doubler ? La réponse est : accidents, pare-chocs explosés, carrosseries tordues. Le danger de ce pays, c'est la route et ses automobilistes.

Le conducteur est sympathique. Le chinois derrière est coi, sinon passif comme une algue occupée à synthétiser l'oxygène. Il est de Wuhan. *The famous one*. Le ton cynique qu'il emploie pour le dire est sa manière de se tenir à distance avec son origine et son histoire récente. Son cynisme est son hygiénisme. Il n'a pas à être gêné de le dire, ça ne me dérange pas. Il voyage depuis 6 mois et ne veut pas parler, alors je n'insiste pas.

Notre chemin est une route effondrée sur les bords de l'Ingouri. Nous nous arrêtons pour attendre qu'une tractopelle et une énorme chargeuse déblaient l'effondrement et sculptent un passage pour les véhicules qui attendent de pouvoir passer. Un monde sans Caterpillar serait impossible.

La mathématique de la géologie du Caucase est celle de la mouvance. Les routes bougent en même temps que la météo, et les méandres de l'eau domptent les courbes de la route comme un dresseur de serpent. Physiquement, la Haute Svanétie avait toujours souffert de son autarcie avec les villes d'en bas, empêchée par l'imprévisibilité des éléments.

Je le comprenais d'autant plus qu'aventuré dans le lit des rivières, les plaques rocheuses avaient dansées sous mes pieds. Les rebords de la route étaient une pâte à modeler. Ainsi que les contrats des salariés des infrastructures, les conducteurs d'engins et les hommes du *talkie-walkie* qui s'affairaient à maintenir l'ordre des chaussées. Il y a du boulot en Géorgie que ce soit sur la voie routière, dans les garages ou dans les carrosseries.

Il y a du travail pour contenir le paysage. C'était une fin d'après-midi de samedi et les ouvriers avaient confectionnés un petit foyer sur le bord de la route pour se tenir au chaud dans les gorges humides.

Un vieux film soviétique documentait la rigueur de la Haute Svanétie avec style. Pour *Le sel de Svanétie*, un réalisateur géorgien avait filmé des vieux d'Ushguli prenant des râteaux comme des *alpenstocks* pour partir rejoindre les vallées et trouver un peu d'aide à leur confinement. Ils tentaient de relier le monde. Dans ces cas-là on ne parle pas de positivisme, on parle d'espoir. De survie. Les populations montagnardes du Haut Caucase avaient manquées de sel et étaient forcées de relier les villages qui en avaient, ou les bords de mer. Leur survie dépendait de ce lien, de ces voies.

La solution au manque de sel avait été d'inventer le leur, d'où le titre de ce film en noir et blanc *Le sel de Svanétie*. Le sel de Svanétie n'est pas un ersatz fade. C'est un assaisonnement qui puise sa salinité et son goût dans un mélange de sel bien sûr, d'épices et d'herbes sauvages fauchées sur les pentes de montagne. Le sel de Svanétie c'est du sel, du fenugrec, du cumin, du paprika, du carvi

sauvage, et d'autres plantes au nom latin. Le sel de Svanétie, c'est l'homme qui fait des mélanges à partir de ce que le jardin lui offre. Une alchimie. Son identité. Evidemment, c'est son isolement qui donne son identité à la région.

Les habitants conservaient une diète alimentaire très simple, autour du lait et ses déclinaisons - beurre, fromage -, du pain, des oeufs, et du vin tiré des vignes des piémonts transcauciens. Ma langue trouvait leur alimentation vraiment salée, peut-être l'évocation d'un passé dessalinisé.

Le mal à se donner pour venir là-haut et trouver ces villages conservés par le froid et l'air pur, figé de pierres et de tours sombres, en valait la peine. Les arrières-mondes gardent leur identité et ne veulent pas de substituts. Ils ont des professeurs et des agriculteurs, voilà.

Nous arrivons à Ushguli, et je repars vers ma cabane au crépuscule.

Bien sûr, la Haute Svanétie est sur les nouvelles routes de la soie. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Au détour d'une ruelle boueuse et toujours talonné par une bande de chiens, la plupart des touristes que je croise ont le teint pâle, des yeux en esquive, très habillés et très colorés, hurlant très fort quand un chien curieux leur met la pâte dessus. Pour avoir discuté plusieurs fois avec ces visiteurs de passage, je sais qu'ils viennent de Chine.

Un jour, par les sentes qui s'échappent du village, vers midi, je rencontre deux femmes qui cherchent leur chemin. Evadées de leur groupe venu de Mestia, débarquées par lesdites Mitsubishi tout-terrain, elles ont rendez-vous pour manger des *Khachapuri* sur une terrasse au soleil.

- Suivez-moi ! je leur dis.

Je les accompagne au *centre-ville* et nous marchons 50 mètres ensemble. Sur la distance, je les écoute. Je suis moi aussi de passage au village, mais voilà que je conseille les passagers des autres horizons, comme une familiarité avec les lieux et j'aime ça. Les deux femmes sont grandes et félines, l'une avec les yeux verts. La cinquantaine, leur air de liberté dégage une sympathie naturelle. *Une juive et une ukrainienne*, c'est comme ça qu'elle se sont décrites à moi entre 2 pas. Elles sont assez gracieuses même dans la boue.

- Nous sommes venues de Mestia pour saluer les esprits de la Nature.

- ... D'accord ..., je reste en suspens.

- Tu comprends ce que je veux dire ?! me demande l'israélienne.

- Non, expliques-moi.

- Les esprits de la Nature, on les sent ici...

... Ah ! Notre groupe est là ! s'écrie-t-elle en levant la main vers la terrasse.

Et les deux étourneaux rejoignent leur murmuration. En 50 mètres, j'en avais appris encore. C'était plus court qu'un sprint olympique.

Je cherche les esprits de la Nature et ne vois rien que des vaches longeant des ruelles, des chiens qui remuent de la queue, un homme qui taille son bois, le glacier de Skhara au loin, et une plaie ensoleillée dans le ciel. La diaspora des visiteurs spirités s'expande en termes vagues pour faire valoir les fruits qu'ils sont venus chercher dans le jardin d'Eden. Je suis un peu fatigué de passer pour le type cartésien qui ne comprend les choses que par leurs manifestations. En somme, ces visiteurs ont accès à l'Eden et pas moi, selon une langue codée. La gamme de leur langage océanique couvre de mysticisme ce que l'ignorance espère conquérir. De la sophistication.

J'aime les montagnards, leur débrouillardise au champ, parce qu'ils ne mangeraient rien s'ils ne voyaient le monde que comme un *Esprit-Vague*. Pour eux, le blé est blé, le lait est lait, l'hiver est froid, et tout s'apprend parce que tout a un nom. Tout a une essence.



Merde ! Ce n'est pas vraiment drôle que les gens qui observent les arrières-mondes encore dignes, les couvrent d'un folklore glabre à travers la palette d'un langage au formole, si superficiels.

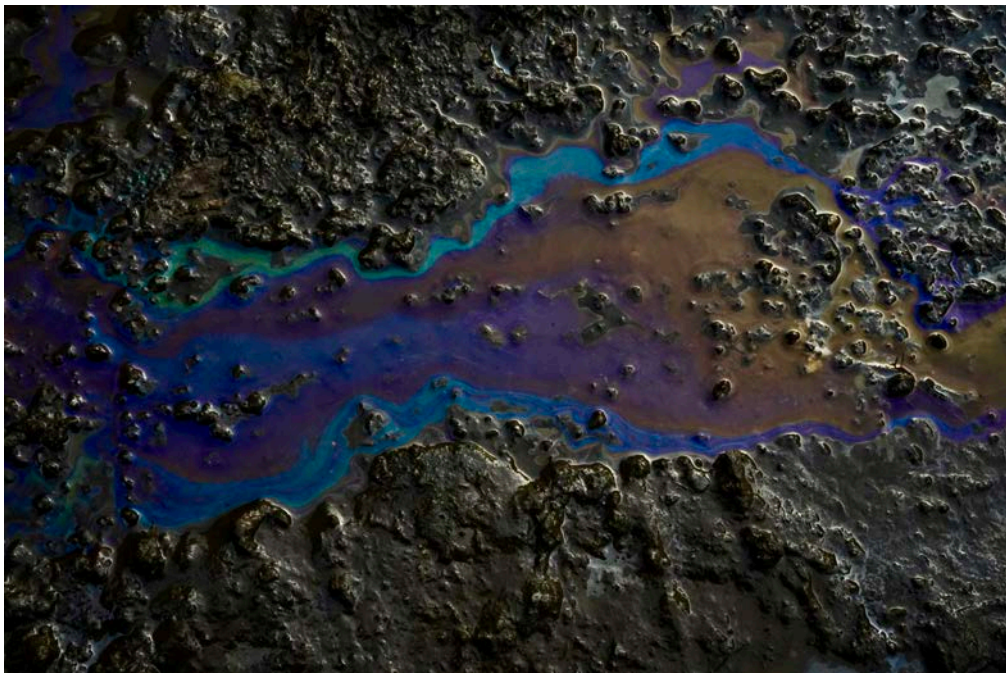
« On est descendu de la *Marshrutka* et on a vu les Esprits. »

Les types - ou les femmes - qui ont le loisir de convertir les gens croisés à leur foi, on appelle ça une croisade. Mais une *croisade bienveillante* en termes d'aujourd'hui. *Soft croisade*.

La maladie du langage internet - langage crypté à la *hash* - est de voir le monde en images et de le diluer en thèmes vaporeux sans consistance.

Bien sûr, ce que j'écris là n'est qu'une illégitime volonté de préserver au fond de moi un lieu, -Ushguli- qui me permet de vivre un peu au rythme de la montagne, et c'est dédaigneux. Mais je ne veux convertir Personne à Rien. Ici comme ailleurs, le blé est blé, le lait est lait, le froid est dur, et chaque chose a sa place pour constituer le mouvement des saisons. Je dédaigne une langue morte pour voir vivre chaque périmètre du territoire et ses habitants. En somme, je ne connaîtrai pas grand chose d'Ushguli puisque je partirai avant l'hiver et les lunes glaciales, mais j'éviterais de le vulgariser le temps d'un sprint dans la boue.

Dans ma chambre vit un loir, profitant de la nuit pour faire sa vie, gratter un peu mes insomnies et grignoter les quelques dattes que j'avais apportées. Je n'allais pas commencer à crier *Esprits !* au réveil devant quelques fruits transportés de nuit par un rongeur.



Un autre matin, un autre cheval.

Zagro avait sellé une jument plus sobre que le cheval précédent. Une selle bien matelassée encore sans pommeau, ses rennes la liait à un poteau. Elle attendait sagement au soleil notre rencontre. Le vieil homme qui me faisait confiance même après mon abandon, me propose un petit-déjeuner chez lui. Il veut que je sois d'aplomb. Et lui a l'estomac embourbé du *chacha* qu'il a avalé la veille avec

son fils, Maizeris. Ils me laissent seul à la table pour prendre des forces. Le repas est copieux et délicieux; je mange avec appétit. De la main droite je tiens une fourchette, de la gauche la tasse de café. Quand on a laissé de la place dans son ventre, on s'affaire à régler les carences et les deux mains sont occupées.

Dans la pièce, une vieille photo de Zagro avec sa femme, posée sur un meuble près de cornes de bélier. Le vieux couple n'a pas bougé, et sont toujours aussi complices quand ils se parlent depuis la fenêtre qui donne sur l'extérieur où le vieux caucasien, occupé dehors au bois ou aux vaches, demande quelque chose à sa femme dans la cuisine, toujours les mains elle, à pétrir un levain dans un cul-de-poule. Les deux ne sont pas usés par le temps et la Haute Svanétie. Ils en redemandent encore, peut-être.

J'avais aussi aperçu le visage d'Ana sur une photo, la femme de Maizeris, occupée à Tbilissi elle, à son travail qu'elle ne pouvait exercer dans la haute montagne. Dans la vallée elle s'occupait de leurs enfants, quand son mari restait à la ferme pour aider son père, redescendant parfois rejoindre sa petite famille.

La beauté d'Ana, je crois que Maizeris l'avait méritée. Le type avait hérité de son père un regard joueur et d'aplomb. Quand il oeuvrait avec son père pour labourer le terrain, son énergie falsifiait celle des enfants volontaires qui s'épuisent pour rendre leurs parents fiers, sans regarder sur les côtés. La famille soudée était indépendante. Ils priaient sûrement et m'accueillaient avec sourire. Zagro me servait un fromage salé et le pain de son four; je ne laissais aucune miette. Maizeris avait hérité de l'énergie de ses parents, conquis Ana et fait des enfants avec elle, avait un beau cheval qu'il savait monter. En maintes occasions, je prenais exemple de ces gens qui tenaient leur monde sans s'abattre. La seule raison de l'effondrement d'Ushguli auraient été la désertion intérieure de ses habitants.

Je finissais mon petit-déjeuner sucré-salé, et partais pour faire connaissance avec la jument.

Cette fois, je partis vers le glacier.

Cravache en main - une nouvelle tige de noisetier - et sorti du village au pas, je cavalais au trot enlevé sur une piste dans le fond de la vallée. Le glacier à 8 kilomètres était, cette fois, à ma portée. J'ai perdu le contrôle et tout oublié. J'ai crié, la jument me portait, galopait, pas l'ombre d'un chien cette fois. Mon langage n'avait ni mots, ni lettres. Je criais des onomatopées, des encouragements à la jument, libre. Le cheval renâclait fort par les naseaux, je l'imitais. Je parlais cheval, croyant posséder le monde.

N'insistant pas trop, nous gardions un rythme soutenu sur toute la longueur. Je n'avais plus d'âge. C'était d'autant plus merveilleux que moi, cycliste, j'avais l'habitude de la docilité de ma machine et que cette fois il fallut que l'animal veuille bien coopérer pour m'emmener voir toutes les beautés de la glace des sommets.

Doublant un couple de touristes montés eux aussi, menés au pas derrière un géorgien, j'étais reconnaissant que Zagro se fie à moi en me laissant sa jument.

Je n'ai pas suivi l'itinéraire prévu et emmené le cheval gravir des pentes raides, convaincu de vouloir prendre de la hauteur avec elle. Je tenais une posture fière en harmonie avec les mouvements de l'animal, qui m'emmenait stoïquement sur des pentes d'herbes sauvages sans traces de passage autres que celles de chevaux en liberté.

Dans mes pensées il y avait Tamerlan le boiteux - pardon pour l'injure - et sa haine des peuples sédentaires. Odiait-il les gens des villes parce qu'ils ne savaient plus parler aux animaux et au monde ? Il avait fait des razzias, brûlé des enfants et entassé des montagnes de crânes; je l'évacue de mon esprit.

On connaît les histoires de la malédiction de Tamerlan, mais j'écrirai peut-être une autre fois l'histoire de l'opération *Barbarossa*.

J'ignorais le nom de cette jument et l'emmenais vers des sources découlées de la montagne pour qu'elle reprenne son souffle et ses forces. Son poitrail suait, il faisait beau.

La montagne devant moi: 5.203m d'altitude. Juste derrière, les steppes d'Asie que j'entrevois presque.

Au pied de la montagne, j'étais forcé de m'arrêter.

-

Devant moi, la face sud du mont Shkhara et son glacier qui gronde. Les avalanches révèlent la colère des géants. Ce ne sont que des gargouillements. Mais le tumulte n'est pas loin.

Il y avait dans mon regard et dans le paysage, les 3 états de l'eau. *Le nuage. La glace. Le torrent.*

Sous mes yeux, tout se transforme. Ebahi par les métamorphoses depuis les pics rocheux où les nuages fantomatiques ne sont qu'émanations de la Mer Noire. Le glacier bouge, gris et couvert des roches qu'il repousse. Il boxe les flancs d'un talweg qui le contient. Son front est criblé d'impacts blancs qui justifient du combat éternel, des pierres qui roulent et tombent en gravas à ses pieds.

La béance des premiers ébats de la rivière Ingouri est là : dans une eau congelée en un bloc et s'avance à mesure que les nuages s'encastrent dans les falaises et se condensent.

Ushguli qui tient à l'écoulement de son torrent, tient donc aux nuages qui s'amassent en haut de la montagne. Le cycle de l'eau est celui des civilisations.

Le Caucase est l'histoire d'une collision. D'une rencontre continentale entre des croûtes, d'une frontière qui fait barrage à l'eau distillée d'une mer située au couchant. Ici comme ailleurs, c'est l'eau sous sa forme liquide qui fait le plus de bruit. *Eau liquide* n'est pas une tautologie ; liquide n'est qu'une de ses formes. Liquide est un état, une conséquence, une forme.

Le glacier de Shkhara n'a rien de spectaculaire mais son sommet, si. Toute la magie des lieux est dans la coexistence instantanée des 3 états de l'eau et de leur complémentarité. Je n'évoque que ce que mes yeux voient, sans en connaître les richesses secrètes du souterrain.

Je regarde les falaises tandis que la lumière décroît et je frissonne : l'eau de mon corps se refroidit. On aura le spectacle d'une période, d'une transformation savante dans le désordre amassé des pierriers, une génération de gouttes d'eau qui s'écoule jusqu'au pied des villages les plus hauts. Et on remarquera que très vite, les plantes gagnent du terrain, aspirées elles aussi par la manifestation des eaux malgré le peu de terre, pour le grand bonheur des ruminants et des insectes aussi.

En somme, après les 3 états de l'eau, les 3 organisations de la matière sous atmosphère.

Minéral. Végétal. Animal. Les uns ne vont pas sans les autres. La route d'Ushguli se finit à la source. Ces changements d'états m'aspirent bien sûr, dans leur cascade vertigineuse. On synthétise aussi le vitalisme. Quelque part dans le monde, des hommes s'entretuent pour le bénéfice du commerce des pierres et des terres rares.

La montagne dans son vertige, ne me laisse rien à moi-même, attire toutes mes pensées qui se distillent comme les paquets de mer portés à ses pieds.

Le Caucase est une collision et bouge encore. Outre la rencontre des 3 états de l'eau et de la matière, c'est aussi la collision des peuples, le choc des civilisations; l'islam contre la chrétienté, la mise à pied des tatars, les cavaliers de la Horde d'Or contre les troupes russes, et tout un pan de

civilisations entre la mer Noire et la mer Caspienne, dont je suis trop ignorant pour en dresser la longue liste.

Et je rectifie mes propos tenus plus haut dans le texte où, affirmant qu'une pierre est une pierre, je me trompais de perspective. Si un géant avait soulevé le Caucase, il aurait vu qu'une pierre abrite les âmes d'un village. Que le Caucase est une pierre angulaire de la vie, comme tous les massifs et tous les autres sommets.

Arrêtons de nous étonner des pouvoirs captivants de nos écosystèmes ; ils nous dépasseront toujours par leurs échelles et leur mobilité perpétuelle, invisible parfois.

Shkhara est un exemple d'entropie nourricière. Devant le cycle naturel, j'ose dire: *Qui mord à une source devrait venir voir sa naissance* pour boucler la boucle.

Je comprends qu'il n'y a pas de génération spontanée pour l'eau, que c'est un cycle de métamorphoses et que l'expression *tomber du ciel* n'est pas celui d'une apparition autre que celle du chant des torrents.

L'eau étourdie et abreuve. On la mérite tous.

Les habitants de la Haute Svanétie la méritent eux, cette eau claire et froide au goût de neige fondue.

Ils éduqueront leurs enfants en conséquence pour la garder saine et belle comme les femmes de Géorgie. Ils les éduqueront *à la dure* pour les mériter.

Ce sera peut-être pour eux la seule raison de rester ici et de continuer de ramener les vaches par les collines le soir, avant de dîner à côté du poêle, loin des routes goudronnées qui ne dansent pas au rythme des eaux, loin des sources épurées au chlore, loin du sel importé.

Si j'écris ce genre de texte pour indexer les fortes impressions de ma rencontre avec les sommets qui me font lever le menton, je ne fais que répéter ce que mes ancêtres cavernicoles faisaient avec des peintures pour évoquer leurs rencontres avec le Monde. Dessiner les apparitions du dehors, les bisons, les mammoths ou les tigres à dents de sabre, en laissant les traces de leurs interactions avec le monde, ce n'est que comme moi avec mes petites lettres, ne laisser que les traces fossiles d'une Collision.



-

Alors que je descendais de la Mitsubishi en compagnie du chinois de Wuhan, il avait fait remarquer en découvrant le haut village pour la première fois :

- Oh ! There's a picture here ! *Il y a une image là...* avant de sortir son téléphone.

Non c'est un village. Ushguli.

*Le 04 novembre 2023, Tbilissi*